

mes motifs pour refuser ce legs d'un compatriote qu'ils ont accueilli d'une manière si hospitalière ?

Le négociant et sa femme parurent violemment tentés ; madame Brissot surtout rougit de plaisir, et sa main, encore blanche et mignonne, s'avancait déjà pour s'emparer du diamant, quand Denison se hâta d'intervenir :

— Les mêmes motifs qui nous font repousser ce riche présent, dit-il avec froideur, existent, je pense pour mon futur beau-père et ma future belle-mère. La dignité de la famille à laquelle je vais appartenir ne lui permet pas d'accepter un don de cette importance.

— M. Richard à raison, reprit Brissot ; mais cet objet précieux doit revenir à votre famille, et il y aurait quelque chose d'odieux à l'en frustrer.

— Ma famille ! encore une fois, je n'en ai pas... Ou s'il me reste quelques parents en France... je m'en soucie aussi peu qu'ils se soucient de moi.

— Mais vous devez avoir encore des amis, à Paris ?

— Des amis ? Je vous ai dit que j'en avais beaucoup quand j'étais riche, mais depuis... Oui, je pourrais encore trouvé là bas sur le boulevard quelques soi-disant amis pour lesquels, à défaut de l'ancien "oncle d'Amérique," passé à l'état de légende, je créerais le type nouveau "d'ami d'Australie." L'un, en recevant le diamant que je lui aurais légué, serait capable, par reconnaissance, de donner mon nom au premier poulain de race qui naitrait dans ses écuries. L'autre l'offrirait inévitablement à quelque courtisane en vogue du corps du ballet ou d'un théâtre de vaudeville ; ce qui lui donnerait une réputation colossale dans les quartiers de Bréda et de la Madeleine. L'au-

tre... mais c'est assez ! J'aurez encore quelques heures, j'imagine, pour réfléchir sur le meilleur emploi à faire de ce morceau de cristal. Maintenant, de grâce, excusez-moi... je n'en puis plus.

On s'écarta respectueusement pour lui laisser la liberté de se reposer. Il resta longtemps immobile et les yeux fermés ; néanmoins, sa pensée ne paraissait pas engourdie et on eût pu l'entendre murmurer d'une voix entrecoupée :

— Tant d'efforts et de sacrifices pour arriver à combler tous les vœux de ce M. Denison... un Anglais... un honnête homme pourtant et qui rendra heureuse cette charmante Clara !

Quelques jours plus tard, Matigny s'éteignit sans secousse, entouré des soins affectueux et des regrets de la famille Brissot, mort bien douce pour un aventurier qui s'était attendu à avoir un jour pour tombeau le sable des déserts ou le fond de l'Océan.

Peu de temps après cet événement, Richard Denison épousa Clara Brissot, dont le père et la mère, riches désormais, étaient venus habiter Melbourne. Aujourd'hui, Denison occupe un poste éminent dans l'état de Victoria, et il n'est aucun honneur, aucune élévation auxquels il ne soit en droit de prétendre.

Quant au diamant de Martigny, il fut vendu au prix de onze mille cinq cents dollars, et cette somme a été envoyée récemment à un modeste employé de Paris, chargé d'enfants et par conséquent très-pauvre, que le vicomte avait connu jadis dans sa vie mondaine. C'était une bonne action ; et toute une honnête famille a béni la mémoire du donateur.

LE DOCTEUR NOIR.

(Suite.)



PRÈS-DEMAIN matin, par le train de sept heures dix minutes. Soyez ici demain soir à minuit. Je vous ferai préparer un lit, et nous partirons ensemble pour la gare. Bonsoir, monsieur Gurnout.

Celui-ci se retira tout joyeux.

Le lendemain, Morany arriva rue de Laval à onze heures et demie. Il avait avec lui dans sa voiture son kansamah Abdul-Sherazie.

Par un surcroît de précautions, M. Morany se fit descendre cette fois rue Saint-Lazare, à la gare du chemin de fer. Il renvoya la voiture, traversa la gale-

rie de l'Horloge, sortit par la rue d'Amsterdam qu'il monta jusqu'à la rue de Tivoli, prit cette dernière rue, celle de Clichy, la rue Moncey, la rue Blanche, la rue Chaptal, la rue Pigalle et arriva enfin rue de Laval.

— Suis-moi sans faire de bruit, dit-il au kansamah en ouvrant la petite porte du jardin.

Abdul ôta ses sandales et se glissa derrière son maître.

Au lieu de se diriger comme d'habitude vers la maison, Morany s'avança vers la droite et conduisit le kansamah auprès d'un petit bouquet d'arbres.

— C'est là qu'il faut creuser la fosse, lui dit-il.

— Il me manque des outils.

— Tu trouveras une pelle et une pioche sous le tas de sable... tiens, là..., ajouta-t-il en remuant avec sa canne un petit monceau de sable destiné aux allées.

— Je tiens les outils, répondit Abdul après un moment de silence.

— Creuse au pied de ce grand arbre. Tu n'oublieras pas de trouer de quelques coups de pioche la poitrine du cadavre pour donner issue aux gaz qui, plus tard, soulèveraient la terre au-dessus de lui et révéleraient sa présence.

— Soyez tranquille, dit Abdul. Avant d'être *bhuttote* j'ai été *hughae*, et je n'ai pas encore oublié mon ancien métier.

— Dès que tu auras terminé la fosse, tu monteras par le petit escalier dans la chambre qui touche le salon. Fais attention que le concierge ne te voie pas passer.